

## Croyants ou pseudo-croyants?

Fernand Ouellette

Volume 2, numéro 6 (12), novembre-décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Ouellette, F. (1960). Croyants ou pseudo-croyants? *Liberté*, 2(6), 346-349.

# Croyants ou pseudo-croyants

FERNAND OUELLETTE

Un fait social qui semble admis tacitement par tous, aujourd'hui, est la perte de la foi dans l'élite, ou plus exactement une *prise de conscience de l'absence ou de la mort de leur foi* par la plupart des êtres qui cherchent. Et je pourrais même ajouter que chaque homme qui vit cette expérience ne refuse pas la foi, mais constate qu'il ne l'a pas dans son être, en tant que personne. S'il fait un choix-refus, c'est un choix d'ordre émotif ou affectif surgi non pas de son être profond, mais du Canadien français qu'il est. Son choix devient un mode de révolte contre l'Eglise du Québec et le milieu. Et ce qu'il rejette profondément, ce n'est pas tant la foi en soi, — foi qu'il ignore ou qu'il n'a jamais vécue en profondeur — mais cette foi qu'il a comme Canadien français. Puisque notre enseignement religieux, dans son ensemble, a préféré élever des murailles autour de l'être religieux et intellectuel du Canadien français, au lieu de lui façonner l'art de vivre dangereusement, le jeune intellectuel ne peut que nier catégoriquement la muraille et marcher disponible au devant de toutes les manifestations de la vie et de la pensée. Ce *oui* prométhéen est un immense appel à l'air pur et à l'infini du cosmos. Comme il n'avait jamais cru mais qu'il s'était plié à une routine sociale et traditionnelle, il découvre soudainement la liberté et simultanément le néant de sa foi personnelle. Il a l'impression de se secouer l'être et le regard de la cendre qui lui cachait le soleil. Et c'est dans cette nouvelle perspective, face au soleil, qu'il organise sa vie.

Parmi de multiples causes, il me semble que l'une sinon la cause fondamentale de l'échec de l'éducation religieuse au Québec, fut l'impossibilité pour le clergé de penser le fait religieux en soi, hors du fait moral. La confusion fut si profonde que le Canadien français n'a jamais compris que la morale n'était pas de l'ordre du phénomène religieux, mais un moyen, un auxiliaire pouvant aider l'homme à parvenir à l'union à Dieu: laquelle est l'essence même du phénomène religieux. Une éducation aussi superficielle, négative et puérite a pu nous laisser imaginer que nous ne croyions pas pour aimer le Christ et les hommes, mais plutôt pour obéir à la hiérarchie de l'Eglise dont nous étions les membres mineurs. Car effectivement tout notre système paraît sur deux concepts: l'Autorité et l'obéissance. Liberté, Amour, Beauté et Vie n'avaient qu'une valeur symbolique sans racines dans notre réel. Une telle religion, qui s'appuie beaucoup plus sur la morale codifiée que sur la plume même de son essence, ne peut produire que des mem-

bres primitifs dont le seul moteur des actes est la peur irrationnelle. Et s'il y a réaction, elle ne peut être que violente et émotive. C'est le bond instinctif de la peur à la révolte. C'est la revanche de l'instinct de préservation de l'esprit vivant.

L'être religieux du Canadien français n'a aucun lien vital. Il ne peut supporter la vision lucide de l'absurde. Et comme objectivement il se trouve devant une Eglise qui s'est organisée dans l'histoire, par les hommes, une Eglise dont la sainteté est émiettée, il lui faut refaire un long parcours où les inquisiteurs côtoient les saints. Il est donc normal psychologiquement, que face à l'Eglise, sans la foi, la sensation de l'absurde, ou le devoir de croire en dépit de l'absurde ne puisse être qu'angoissant et aigu. Un jour ou l'autre le grec remonte à la surface de la conscience. Le problème du *moi* et du monde se pose. Or qu'est-ce que l'Eglise du Québec dont la mission était aussi de prolonger le Christ, qu'est-ce qu'elle a légué au Canadien français pour affronter l'absurde? Sûre de sa vérité, comment a-t-elle préparé les esprits à se mesurer avec la science expérimentale et surtout à assumer la condition nouvelle de l'esprit? L'un des problèmes majeurs de notre époque est précisément la mise en question du pouvoir de la seule raison d'atteindre à la Vérité, à une vérité. Evitant un tel problème, l'Eglise du Québec nous a donné deux armes comme être religieux pensant: le système thomiste et la morale à caractère juridique. Et ces deux armes impliquaient à priori un abandon de l'esprit à des vérités immuables.

Par le thomisme, l'esprit était conditionné de telle façon qu'il ne pouvait même pas penser ou discuter le fait religieux. Au départ l'intellect comme outil pourrissait. Et le Canadien français ignorait que cet outil même, dont on ne lui donnait pas l'occasion de se servir, était passé au crible et parfois pulvérisé par maints courants de pensée. Il ne savait pas que la matière de son outil et son but étaient dénigrés par la science expérimentale. Comment pouvait-il aborder le problème de la vérité? S'il se plaçait dans un angle chrétien, il savait que le Christ avait dit: "Je suis La Voie, la Vérité et la Vie." Mais comment pouvait-il approcher un être qui s'identifiait dans sa personne à la Vérité et à la Vie? On avait enseigné au Canadien français que la vérité pouvait s'atteindre par l'intelligence. Or celui qui se disait la Vérité était une personne vivante. Il nous aurait fallu toutes les facultés de notre être pour approcher une telle Vérité. Et on faisait semblant de nous montrer à jongler avec des concepts. Avant même de commencer à penser, le Canadien français était propulsé dans un monde imaginaire sans aucune relation avec le phénomène, avec la personne et avec l'histoire. Tout ce qu'il pouvait espérer posséder, c'était un système fantômal qu'il ne devait même pas mettre en doute puisqu'il lui fallait s'y soumettre de toute façon pour le salut de son être. La pensée créatrice était le luxe des autres peuples. Quelques hommes, sept siècles plutôt, avaient pensé pour nous.

Quant à notre deuxième arme, la morale, elle n'exigeait pas un effort laborieux de penser. On ne réfléchit pas sur des lois qui mettent le sort de notre âme en jeu. On les accepte dans la crainte et l'angoisse. L'adaptation



de notre conscience à une telle morale était presque impensable puisque l'essence même de notre liberté se nourrissait du bien tel que défini minutieusement dans le code. Nous ne nous doutions pas que le moraliste d'aujourd'hui est conscient de l'impossibilité d'appliquer des lois qui seraient des vérités absolues dans l'existant, dans l'être individuel. Un tel moraliste sait que la vérité morale est beaucoup plus souple et vivante. Il sait aussi que l'homme qui vit troublé ne peut la cerner sereinement, en être adulte. Il est donc aussi impossible de juger un être vivant au nom d'une morale strictement juridique que de saisir un être vivant par le seul intellect.

Forts et fiers de notre vérité de papier que nous devons porter comme une armure, il ne nous restait plus qu'à dormir ou à faire l'autruche. L'important pour l'être religieux du Canadien français n'était pas d'être vivant, mais de faire semblant de l'être en toute humilité. C'est ainsi que la médiocrité a pénétré les êtres, c'est ainsi que par une grâce spéciale nous avons été préservés des effets nocifs de 1789. Et celui qui un jour, dans un éclair, prenait conscience de sa réalité d'homme libre, il constatait que son être religieux et son être pensant étaient pétrifiés, congelés par l'éducation que les têtes dirigeantes de son peuple lui avait donnée. Avait-il été vivant cet être doublement mort? C'était généralement une statue de névrose. Il n'était pas familier avec la joie ni avec l'équilibre intérieur. Il traînait une peur congénitale de la vie et du sexe. Et lorsqu'une faim de vie profonde l'assailait, il écartait le fait religieux comme la cause première de sa mort. Ayant appris à confondre la religion et la morale, la religion et le thomisme, tout s'écroulait. Car s'il avait hérité de l'angoisse inhérente au christianisme, il avait aliéné deux instincts de base propres à l'occidental: *l'affirmation du moi et l'optimisme qu'implique la notion de progrès dans l'histoire occidentale*. Il avait aliéné sa personnalité à cause d'une conception erronée et étouffante de la morale; il avait aliéné son dynamisme en se laissant emmurer dans le système statique du thomisme. Il est donc logique que son premier pas vers la libération et la résurrection ait été un acte de refus: le refus d'un simulacre de foi. Il reprenait ainsi un vieux droit qui avait sa source même au profond de la liberté intérieure: l'expression du *moi* libre. C'était le moyen le plus radical qui lui restait, lui Canadien français déjà écrasé sur le plan économique et politique, pour s'alléger d'une éducation et d'un passé qui le momifiaient. Il pouvait maintenant se mettre au diapason du grand courant de la vie qui essentiellement est évolution et dynamisme.

Depuis que l'élite a pris conscience de son absence de foi, une chrétienté adulte est dorénavant possible. Je dirais même qu'il est souhaitable sociologiquement que le Canada français traverse une période de doute et

d'angoisse qui lui permette de repenser son credo. (1) Car ce qui est important, ce n'est pas la quantité de pseudo-croyants, ni la forteresse apparemment invulnérable d'une chrétienté, mais bien que le Christ soit aimé par des croyants vivants. Il n'a pas besoin de quatre millions de tièdes. Et ceux qui ont le courage de mettre en question leur credo, font leur premier acte de vivant. S'ils deviennent par la suite croyants, ils auront échappé à l'asphyxie de la médiocrité.

*Fernand OUELLETTE*

---

(1) Si nous voulions étudier le même phénomène qui apparaît dans le peuple, il faudrait retenir premièrement: la confusion de la morale et de la religion; et secondement: la pénétration volcanique de la civilisation américaine au Québec. Fasciné par le confort, noyé par une marée d'images de luxe lui suggérant l'ombre d'une vie libre, l'homme du peuple devient graduellement un indifférent. Il se détache de l'Eglise non pas parce qu'il est angoissé, mais surtout parce que pratiquement, dans le quotidien, il est devenu un être areligieux. Et si cet homme est plus sincère, c'est généralement parce qu'il aura été scandalisé par des clercs, n'ayant pu discerner ou accepter l'humanité et la faiblesse de ceux qui lui parlaient du Dieu-Amour.